

LA Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

VOL III.

MONTREAL, 9 JANVIER, 1846.

No. 1.

Au public Canadien.

En paraissant devant le public Canadien au commencement d'une nouvelle année, il n'est pas hors de propos, pour nous, de revenir un peu sur nos pas, et de jeter un coup-d'œil sur le passé.

La pensée mère qui a présidé à la fondation de ce Journal, qui en était l'objet et le but, était alors comme elle sera à l'avenir, de réveiller l'énergie de nos compatriotes Canadiens-Français, en fait d'intelligence et d'industrie; d'activer les progrès de l'éducation au pays, de répandre le goût des lettres et de la science au milieu de la jeune génération, et de proclamer les merveilles de cet univers civilisé et civilisateur, qui chaque jour étend ses limites.

Avons-nous fait quelque chose dans cette carrière où nous sommes entré, avec tout l'enthousiasme de notre âge, et la sincérité d'une foi profonde, active, inébranlable, dans l'avenir? Nous croyons avoir une réponse à donner; elle se trouve toute entière dans l'accueil et le patronage de plus en plus bienveillant qui nous arrivent de toutes parts, et dans les honorables et vives sympathies de nos amis.

Mais combien, à nos propres yeux, nous sommes restés en arrière de notre mission. Nous n'avons fait qu'un pas dans cette carrière si vaste du journaliste; nous n'avons fait que balbutier quelques mots. Nous n'avons fait que nous initier à ce grand mystère, qui fait sa grande part des miracles de ce siècle; et plus d'une fois, nous nous sommes arrêtés, nous avons tremblé, hésité, à la pensée de ce qui nous reste à faire.

Nous le voyons partout, et c'est un fait remarquable, qui caractérise notre époque, la presse périodique, c'est la vulgarisation incessamment croissante de la pensée, l'émiettement des idées au moyen de la littérature courante.

Aujourd'hui tout vient au journal, tout prend cette forme consacrée, indispensable. Le Pape y publié ses encycliques, les Evêques y font leurs mandements et leurs lettres pastorales, les grands prédicateurs leurs sermons et leurs conférences. Les rois y défendent leurs droits et leurs couronnes; les peuples y proclament la responsabilité de leurs serviteurs; les gouvernements s'y expliquent, les savants y déposent le résultat de leurs travaux, les chroniqueurs, les artistes, les littérateurs s'y épanouissent au jour de la publicité; les hommes politiques y aiguissent leurs pamphlets, les procès viennent se soumettre à la barre de l'opinion. C'est dans cette vaste officine; c'est dans ce creuset toujours agité et enflammé que s'élaborent les idées vieilles et nouvelles. Certes, c'est là l'un des résultats les plus importants de la vie publique des peuples modernes.

La presse doit se porter aujourd'hui avec activité vers toutes les branches du savoir humain. Appliquée aux divers systèmes religieux, philosophiques, politiques et littéraires, elle recherche ce qu'ils renferment de vie, de matériaux, d'aliments pour aider et soutenir cette existence nouvelle, active, agitée et travaillante des populations, et leur tendance vers une organisation plus large et mieux en rapport avec leurs nouveaux besoins.

La presse apprend aux hommes à réfléchir, à examiner, à comparer les choses, leur saur le trouble des recherches, élaborant pour eux les matériaux, étudiant les questions, les analysant,

les discutant. Elle réveille leur enthousiasme refroidi, en présentant à leur admiration les merveilles de tous les âges, aussi bien que ceux de celui-ci.

Est-elle fatigué des travaux spéculatifs de la pensée, la presse emprunte aux génies des siècles passés et des contemporains, leurs traits les plus saillants, leurs pages les plus intéressantes, les plus remarquables; Elle suit au besoin, et pour votre instruction, remuer toutes les terres classiques, évoquer de sa tombe toute l'antiquité, restaurer à vos yeux toutes les civilisations éteintes, défricher les problèmes les plus ardues et les plus compliqués de toutes les sciences, vous donner le secret des prodiges de l'industrie; et vous, amis lecteurs, tranquillement et confortablement assis au coin de votre âtre, vous assistez à tous ces grands spectacles, vous contemplez tout ce qui se passe dans le monde; vous étudiez l'histoire, le droit, la politique, les mœurs et la science universelle, sans effort et sans peine—et votre esprit se retrempe chaque jour en parcourant les colonnes du journal.

Le journal a remplacé les livres, les ouvrages de toutes sortes. Tout le monde lit les journaux; peu de personnes (comparativement) lisent des livres. La presse périodique se fait mille lecteurs pour dix qui seront acquis à des travaux intellectuels, suivis et de longue haleine. Le journal est le grand agent de la circulation intellectuelle, c'est le chemin de fer de la pensée; c'est encore le daguerréotype vulgaire, mais fidèle de la fugitive actualité. Dans le livre, le discours est plus fort, mieux travaillé, plus complet; le journal dit moins bien et plus légèrement, mais il revient sans cesse à la charge, il vous harcèle chaque matin; si vous lui échappez aujourd'hui, vous ne lui échapperez pas demain, et demain votre esprit mieux disposé donnera audience à l'idée nouvelle.

La chose est certaine, l'éducation de tous ceux qui n'en ont pas (et le nombre en est grand, y compris ceux qui ont fait un cours d'études complet) se fait au jour le jour par la presse périodique. Sans doute les flots que roule le fleuve impétueux, sont moins purs que la source qui s'échappe de quelque retraite solitaire, aimée des Dieux; mais combien peuvent boire à la source? Tandis que la foule étanche sa soif aux ondes limoneuses du fleuve.

Voilà la tâche du journal au dix-neuvième siècle; il doit éclairer et civiliser le peuple, en lançant au jour le jour dans le domaine de la publicité, des feuilles volantes, qui sont emportées sur l'aile ardente de la vapeur, qui traversent le pays en tout sens, se répandent également sous le chaume du cultivateur et dans la hutte des forêts.

La population française qui nous entoure, a pris dans ces derniers temps, quoiqu'on en dise, une grande part dans le mouvement qui agite les peuples de ce continent, qui les pousse vers un avenir dont nous ignorons le terme; le besoin de lire gagne chaque jour et se répand de proche en proche: le journalisme doit augmenter ce besoin; il doit en étendant sa sphère en agrandissant son cadre, en se perfectionnant, faire naître de nouvelles couches de lecteurs, les multiplier au centuple, afin de devenir vraiment l'instrument le plus actif et le plus énergique de cette intelligence qui est la force motrice de l'univers d'aujourd'hui.

La littérature moderne a surtout contribué à cette belle œuvre du journalisme, à éclairer les populations; c'est elle qui a séduit le peuple, qui

l'a fait lire, qui le gagne par ses charmes attrayants, qui l'instruit en l'amusant; c'est elle qui le console de toutes ses misères, et le délasse au foyer, avec sa chronique, sa légende et son récit, c'est elle qui polit ses mœurs, qui lui inspire le goût du bien et du beau.

La littérature n'est plus ce qu'était autrefois la rhétorique de nos pères, un amusement frivole, fait pour de nobles esprits, un passe-temps créé pour défrayer l'oisiveté des salons; aujourd'hui c'est une mission sérieuse, qui a pour but l'émancipation des masses. Elle est sortie de cette sphère étroite, de ces vieilles habitudes, qui la condamnaient à tourner sans cesse autour des mêmes modèles, des mêmes idées, des mêmes sujets, du même cercle de recherches et de connaissances. Aujourd'hui tout ce qui peut profiter à l'humanité, histoire, sciences, mœurs, arts d'agrément et arts utiles, politique, industrie, commerce, tout est de son domaine.

La littérature a jeté aux quatre vents sa vieille défroque classique qui la gênait dans ses allures; elle s'est fait libre, libre comme la pensée qu'elle représente; elle n'a plus d'admiration et d'éloges seulement pour quelques chefs-d'œuvre des derniers siècles, non, car elle a compris toute la filiation, l'analogie, la sympathie qu'il y a entre les chefs-d'œuvre de tous les siècles et les productions de tous les âges.

Elle a abandonné (et c'est là encore un produit de l'époque) sa manière hautaine et aristocratique; elle s'est fait populaire, et c'est bien ce qu'elle a fait de mieux, car elle a vu le vaste champ ouvert à ses enseignements, champ fécond sur lequel commence à poindre une végétation puissante et forte.

Car le peuple, il faut le dire, c'est ce qu'il y a de mieux dans le monde. Il y a plus de vertus, il y a plus de nobles sentiments, il y a plus d'idées généreuses, plus de dévouements, plus de charité, plus de cœur et de sens, chez le peuple que dans les hautes régions sociales. L'histoire est ouverte pour l'attester.

La littérature peut encore lui faire comprendre tout ce qu'il y a de bon en lui-même, lui faire sentir sa dignité, le relever à ses propres yeux, et c'est ce qu'il faut à l'homme dans la vie, et au peuple comme à l'homme.

Elle sait lui montrer, par ses faits historiques, combien il est fort et puissant, s'il veut agir et joindre le savoir, la science à l'action. Elle sait lui dire que tout vient de lui, que c'est à lui que tout doit aller; que sans lui rien n'est complet, rien ne marche, rien n'avance, et que tout ce qu'il y a d'admirable dans le monde s'est fait avec et par le peuple.

Il ne faut donc pas s'étonner si la littérature a jusqu'à aujourd'hui prise une si large portion de notre feuille. A l'avenir avec son cadre plus étendu, toutes les matières, en apparence plus sérieuses et plus utiles y trouveront place, mais la littérature conservera sa part et concourra, selon nous, largement, au succès de notre œuvre.

Il était une autre pensée exprimée dans les premières lignes de notre journal, lors de sa fondation. C'était une pensée de regret, de voir toute l'énergie du pays épuisée, bien souvent dans des combats sans but, entre nos partis politiques; de voir la violence, l'excitation déordonnée des rivalités nationales et religieuses. C'était de voir les diverses nuances des païis, les représentants des divers nuances de l'opinion, toute la presse enfin, contencancer, raviver, et rallumer de vieilles haines, qui arrêtent le progrès, sans produire aucun bien.